

## La poésie de Jean-Guy Pilon et d'Yves Préfontaine

Maureen Bunell

Volume 4, numéro 19-20, janvier-février 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Bunell, M. (1962). Compte rendu de [La poésie de Jean-Guy Pilon et d'Yves Préfontaine]. *Liberté*, 4(19-20), 54-62.

# Chroniques

## La poésie de Jean-Guy Pilon et d'Yves Préfontaine

MAUREEN BURRELL \*

Il y a aujourd'hui au Canada français un groupe de poètes qui semblent essayer d'apporter un souffle d'air frais à la vie intellectuelle et à la poésie de leur pays. Ces poètes se distinguent par leur jeunesse (ils ont de vingt-cinq à trente-cinq ans environ), et par leur fécondité intellectuelle et poétique. Plusieurs d'entre eux collaborent à la revue *Liberté* ; d'autres écrivent des articles pour les journaux ; plusieurs ont assisté aux rencontres annuelles des poètes canadiens et y ont donné des conférences. Les deux poètes que nous étudions ici appartiennent à ce groupe de jeunes ; tous deux ont écrit sur leur métier et ont exposé leurs idées sur la poésie. Au moyen de citations tirées de leurs oeuvres, nous allons tenter de découvrir ces idées.

Dans un article sur la poésie canadienne, Gilles Marcotte souligne la caractéristique principale de la poésie contemporaine au Canada français : c'est "une poésie d'exil" et d'aliénation. "On se tient à l'écart, dans une intimité douloureuse... La poésie canadienne-française... confesse une division intérieure, un profond malaise à vivre". (1) Cette caractéristique est le thème d'une étude parue dans *Le Devoir* où Pierre de Grandpré note l'influence de Saint-Denys-Garneau sur les poètes contemporains et ajoute: "Avec Giguère, Pilon et d'autres, le désespoir a fait place aux accents de la révolte..." (2) Jean-Guy Pilon lui-même prétend discerner dans la jeune poésie canadienne-française non pas "une littérature désespérée, mais une littérature de construction et de reconnaissance des bornes". (3) Le critique discerne les accents de révolte ; le poète

---

\* *Maureen Burrell est étudiante à l'Université Queens. Inutile de dire que cette chronique a été publiée sans l'approbation des poètes qui y sont mentionnés.* H.A.

- (1) Gilles Marcotte, "Une Poésie d'Exil", *Canadian Literature* 2, (Vancouver: U.B.C., 1959), p. 32.
- (2) Pierre de Grandpré, "Pourquoi notre littérature est-elle si pessimiste, si noire, si désolée?", *Le Devoir*, (Montréal: samedi, le 15 novembre, 1958), p. 17.
- (3) Jean-Guy Pilon, "Douloureuse, peut-être, mais non désespérée", *Ibid.*, p. 23.

explique la nature de cette révolte. Ce n'est pas la révolte maussade et déraisonnable des enfants ; au contraire, c'est celle qui vise à "la construction".

Est-ce que la poésie de Pilon correspond à son opinion de la littérature canadienne citée plus haut ? Dans "Tout est encore à dire", le poète constate que la vie continue grâce à l'espérance : "Le souffle de notre chair puise en toi / Sa mystérieuse continuité / Espérance". (4) Le titre de ce poème donne la clef de l'attitude du poète ; elle est bien éloignée du désespoir. Le poète semble attendre et espérer le temps où la peur n'existera plus, où les hommes ne seront pas tapis derrière des murs de crainte, où ils pourront se connaître dans une clarté supraterrrestre. Il est évident que dans le monde d'aujourd'hui, il y a plus de crainte que d'amour entre les hommes, soit au niveau international, soit au niveau des relations personnelles. Il est moins évident que la crainte sera un jour "au repos" (L'H 9), mais le poète espère. Il ne peut pas apporter une solution au problème ou même indiquer le chemin, mais il ne s'abandonne pas à une attitude négative de désespoir.

Dans "L'espoir qui triomphe", un poème en prose, le poète se rend compte que l'humanité peut avoir de puissantes raisons de désespérer. Il s'imagine "des tourbillons énormes de la terre" (L'H 33). Chaque lecteur peut lier ces images aux guerres, atomiques ou classiques, qui menacent le monde. Après une guerre mondiale, le monde est vraiment naufragé. Mais pour Pilon, le naufrage n'est pas la fin du monde, car "là-bas, au fond le plus mystérieux de l'espace, la main et ses doigts émergent des tourbillons énormes de la terre. Puis le corps entier se hisse..." (L'H 33). Les "tourbillons énormes" peuvent symboliser aussi l'état du monde contemporain. Comme dans "Tout est encore à dire", l'état que le poète attend est loin d'être l'état de crainte, de soupçon et d'esseulement, c'est l'état où l'homme aura trouvé sa place, où il aura appris "sa véritable taille au-dessus des choses" (L'H 33).

L'espoir apparaît aussi comme l'état d'âme du poète dans des circonstances plus personnelles que cosmiques. **La Mouette et le Large** traite de sujets personnels : les amours du poète, ses amantes, ses enfants. Dans "Nous franchirons les glaces", Pilon parle d'un amour passé. Il se souviendra de l'amante qui, on le devine, l'a abandonné. Toutefois, ce souvenir n'apporte pas seulement "la lente punition" (5) mais aussi l'espoir. Souvent Pilon exprime cette attente confiante : "Chaque matin s'ouvre sur une clairière / Dont j'attends toute révélation" (La M. 25). Au sujet de son pays, le poète

(4) Jean-Guy Pilon, *L'Homme et le Jour*, p. 9.  
(Dans le texte L'H représente ce livre).

(5) Jean-Guy Pilon, *La Mouette et le Large*, p. 17.  
(Dans le texte La M. représente ce livre).

exprime l'espoir. Dans "On ne choisit pas ses armes" il est "homme déchiré de ce pays multiple" (La M. 20); pourtant, il écrit à la fin du poème :

Mais je reste parce que mon sang est d'ici  
 Mais j'attends parce que je sais  
 Que le jour succède au sommeil  
 Mais j'espère parce que c'est ma seule vie (La M. 20.)

Il est significatif que le dernier recueil de Pilon, **La Mouette et le Large**, finisse par une affirmation de lui-même et de sa foi positive. Dans "Noces", qui termine le recueil, il se sent lié à la terre et à toute l'humanité :

Mon hérité est immense

...

Debout

Sur cette terre brûlée d'espérance  
 Malgré les jungles et les guerres  
 Je réinvente l'amour

...

J'affirme l'opiniâtreté de mon sang  
 Et je ne sais plus qu'un mot  
 Pour saluer ma maison  
 Et les vies qu'elle protège  
 Seules raisons de ma propre vie  
 OUI (La M. 69, 70).

Pilon exprime donc dans sa poésie un sentiment positif fort éloigné du désespoir. "Je n'ai pas le goût des révoltes inutiles" (La M. 20). affirme-t-il. Mais jusqu'ici le poète est demeuré passif; il attend, il espère, il dit OUI, mais il n'agit pas. Même dans "Noces", où il "réinvente" l'amour, il ne semble pas vraiment agir; il se tient "debout" et l'amour "crie dans les villes du monde" (La M. 70), mais il ne suggère pas d'action.

Cependant, dans quelques poèmes, Pilon se sert de mots et d'idées plus dynamiques. Dans "Incendie" et "Les constructeurs" il se rend compte que l'action et l'effort sont nécessaires pour que "les révoltes" ne soient pas "inutiles" :

Sur la cendre bientôt froide  
 Rebâtissons-nous  
 Avec un visage neuf (L'H 25).

L'idée de construction dans le domaine intellectuel et spirituel est liée à l'image concrète de la construction d'un bâtiment. Au centre de l'échafaudage :

L'homme  
 Comme une image  
 Et les cheveux de l'espérance  
 Etendus dans le vent (L'H 32).

Ici l'homme ne se tient pas à l'écart dans un état passif d'espoir; il s'est placé où il peut agir, "A l'angle des poutres" (L'H 32).

L'expression dont Pilon s'est servi pour décrire la littérature canadienne-française devient le titre d'un poème, "Reconnaissance des bornes". Le poète y parle des bornes qui entourent chaque être. "Le jardin fermé" (L'H 46) représente l'individualité de la femme qu'il ne peut pas connaître. Cette dernière s'est cuirassée contre les autres, ou contre le malheur, "pour tromper les présages du vent" (L'H 46). Le poète reconnaît l'indépendance des êtres humains. Sans la volonté de chaque individu il n'y a aucune communication possible. Dans la relation paternelle le poète éprouve le "prolongement du sang" (L'H 26); il y a une communion naturelle entre deux êtres du même sang, une communion qui n'a pas besoin de mots; les bornes sont franchies par un "pont de lumière" (L'H 27), le silence :

Je te rejoins dans la chaleur animale contre mon flanc

...

Je te rejoins

Sans être porté par les mots qui ne disent pas tout (L'H 27).

Les deux images-clefs de la poésie de Jean-Guy Pilon sont l'arbre et la mouette, deux êtres vivants. La mouette apparaît dans deux poèmes du recueil publié avant *La Mouette et le Large*. Dans "Une seule page de sable chaud" le poète parle des mouettes sans les nommer :

Des oiseaux blancs aux longues ailes

Messagers de mes houleuses

Et de délivrance prochaine (L'H 36).

La mouette apparaît ici comme le symbole de la liberté; elle est aussi le symbole de la féminité. La femme dans "Reconnaissance des bornes" est "femme à la présence d'oiseau" (L'H 46) et elle a un "corps de mouette" (L'H 46). Dans *La Mouette et le Large*, ces deux idées sont reliées, car la femme devient un chemin vers la liberté. Il est évident que le poète a trouvé une espèce de liberté dans ses relations amoureuses; il est également évident que la recherche de la liberté a apporté un certain esclavage :

Parce qu'un jour

J'ai voulu la prendre dans mon destin

Mon rêve la recrée patiemment

Sous mille mystères

Elle est plante oiseau ou femme

Son nom frémit des mêmes syllabes

Qu'elle devienne nénuphar

Mouette ou maîtresse (La M 43).

“La mouette se prononce pour sa perte aux herbes bleues de la vague” (La M 11). A sa liberté du vol s’ajoute l’esprit d’aventure. Le poète demande à son amante d’oublier “le mirage des côtes” (La M 11) où tout est sûr. La mouette et l’arbre apparaissent dans un poème très court, “Le lit”. Les mouettes sont ces oiseaux libres qui entourent “le voilier” (La M 62), lequel symbolise le lit, sur la haute mer ; mais dès que la vie consciente s’arrête, les oiseaux “déposent leurs ailes” (La M 62). Il n’y a pas la même conscience de la liberté dans le sommeil. L’arbre a plusieurs qualités dans la poésie de Pilon. Dans ce poème, le lit évoque un arbre qui protège ; le poète cherche à trouver la caractéristique de son sommeil. L’arbre est aussi “présence naturelle” (L’H 18) : une chose vivante qui, par ses racines enfoncées dans la terre et par ses “veines de miel” (6) symbolise la vie : “Le Coeur de l’arbre épouse / Le grand soleil du jour éternel” (7). Dans un monde nouveau, l’arbre sera la vie :

Sur cette lande sans horizon  
Naîtront les pierres  
Puis le feu  
Et l’arbre  
Pour le décor nécessaire (L’H 28).

L’arbre possède aussi une sorte de liberté. Pilon l’appelle “l’arbre libre” (L’H 49). Il compare l’ignorance de son destin à la situation de l’arbre : “L’arbre non plus ne voit pas son destin” (La M 30), et il invite son amante à ne pas penser à son destin à elle. L’arbre est aussi “patience” (La M 60) : il “ne cesse de protéger” (La M 60), il a de “la générosité” (La M 60). En somme, l’arbre semble posséder des qualités éternelles et stables ; sa liberté n’est pas l’insouciance de la mouette mais la puissance de la vie.

---

Malgré sa grande jeunesse, Yves Préfontaine est peut-être le plus prolifique des jeunes poètes canadiens. Il est membre du comité de direction de *Liberté*, il écrit des lettres à la presse (8), il a répondu à une enquête littéraire menée par *Le Devoir* par un texte très long (9), et on trouve au commencement de son livre *L’Antre du Poème* une liste impressionnante des oeuvres publiées, à paraître et en préparation. Il n’est pas difficile de découvrir les idées de Préfontaine sur la poésie. Dans *L’Antre du Poème*, “une sorte de journal à forme aphoristique” (10), il nous livre ses pensées sur l’expérience poétique qui nous mène “de l’antre du Poème au Poème

---

(6) Guy Sylvestre, *Anthologie de la poésie canadienne-française*, p. 251.

(7) *Ibid.*

lui-même... de l'ancre du Poème au plein jour... du Poème" (L'A 10). Le vocabulaire de Préfontaine est violent, très riche et toujours bien adapté à son sujet. La violence est une caractéristique constante de son écriture ; il sent que le milieu canadien-français est tout à fait antipathique et qu'on doit déterminer la cause de cette situation. Comme Michèle Lalonde, qui écrit : "Nous sommes d'abord influencés par nos racines" (11), Préfontaine découvre le mal dans un passé où la pensée s'est suicidée, qui est devenue charogne : "On vous en donnera, de la clarté ! Mais pas avant d'avoir nommé ce bout de charogne qui dort en chacun de nous. Cette charogne que nous avons en naissant... Mais nous vous en donnerons de la clarté. Il fera jour dans le désert" (12). On ne doit pas succomber à la routine des pensées bornées, aux idées reçues, au conformisme ; il faut penser indépendamment, honnêtement, chercher la vérité. Pour le poète, ce devoir est de la plus grande importance. La plupart des gens ne veulent pas s'éveiller, ne veulent pas mettre en question les valeurs traditionnelles. Le poète doit donc donner de la clarté. La révolte s'effectuera contre l'obscurité, la surdité, la paix et l'étouffant conformisme. "Mais ne me murmure surtout ni la paix, ni la mesure, cette misère" (L'A 74). Pour les sourds le poète doit "Rugir. Rugir jusqu'à ce que tu sentes le ventre de la Terre frémir sous la caresse de ta syntaxe tellurienne" (L'A 63). Ceux qui sont insensibles, il faut les secouer, les torturer. "Creuser l'homme jusqu'à ce qu'il en saigne de joie ou d'angoisse. (Qu'importe pourvu qu'il saigne...)" (L'A 58).

Chez Préfontaine, comme chez Pilon, il y a un accent de révolte, un besoin de construire, une invitation à l'action. **L'Ancre du Poème** finit par la déclaration suivante : "TOUT EST A REFAIRE / ET LE VERBE, ENCORE A INCARNER" (L'A 87). (Les majuscules sont de l'auteur). Mais Préfontaine ne peut pas construire sur une terre encombrée. Il est significatif que le titre d'une de ses premières oeuvres soit **Les Temples Effondrés**. Dans la poésie de Préfontaine, les temples symbolisent, d'une part, le conformisme de la pensée et, d'autre part, les institutions dogmatiques qui transmettent des idées toutes faites et étouffent toute pensée indépendante. "Geste", qui constitue une sorte de préface au recueil, résume l'a-

---

(8) Voir *Liberté* FJ, novembre-décembre 12 (Montréal).

(9) Jean-Guy Pilon, "Situation de l'écrivain canadien de langue française", *La Revue de L'Université Laval* Vol. XV No 1, p. 60.

(10) Yves Préfontaine, *L'Ancre du Poème*, p. 9.

(11) Pilon, "Situation de l'écrivain canadien de langue française", p. 61.

(12) *Ibid.*

titude du poète impatient d'agir. ("J'érige l'angoisse de mon geste") (13) et qui doit agir d'une façon violente afin de se faire remarquer ("j'éclate au tréfonds des silences" (T 9), afin de préparer la terre (" - - Je foudroie les temples et je marche" (T 9)).

Si le poète doit donner de la clarté et mener une révolte contre l'obscurité, il lui faut donc essayer de se faire comprendre et de communiquer avec les hommes. "Le poète devra tendre à une lucidité surhumaine...". Le problème de la communication est toujours pénible: "Du monologue au dialogue, un mur à franchir... le mur ancien de soi qui est en même temps celui de l'autre" (L'A 10). Préfontaine reconnaît ce problème, qui forme la matière de quelques-uns de ses poèmes. Il cherche la communion entre lui et les hommes, les "Ombres très écloses et lointaines / D'étranges sources pulvérisées / Fraîcheurs sitôt taries sous les froissements du cri" (T 28). Mais la communication est difficile et partout où il cherche, où il attend, où il crie, il ne trouve que "nos yeux de crypte" (T 29), "une mer de regards blancs" (T 30); il ne réussit pas.

J'entendais bien le chant d'espace  
 Qui grondait au loin de mon monde  
 Mais j'étais le silence de mon terme cassant  
 qui montait froidement dans l'hypogée secret de mon  
 aveuglement masqué de griffes (T 30).

Dans l'amour sexuel le poète trouve parfois la communion qu'il cherche: "Nos lisières se confondent et se vautrent / Brûlant jusqu'au sel des rages d'os" (T 51). Les "chairs meurtries... s'écroulent lourdement" (T 51). Une barrière est franchie; la chair a été le moyen de communication. Mais d'autres fois la chair empêche la communication: "Et les larmes s'écroulent devant le mur / Que forge une chair au sourire de pieuvre" (T 53).

Le poème "Derrière une cendre" cherche à définir la connaissance de l'homme, car "la cendre" est employée comme symbole de l'être humain. La connaissance ne sera possible ni par la vue seulement, "un oeil aux nervures de silence élargi" (T 74), ni par le toucher, ni par le goût, "la saveur du temple détruit au bord des lèvres brûlées à l'instant du vertige" (T 74), mais par "le cri... la plainte" (T 75). Et enfin le bruit du cri s'affaiblira et le poète connaîtra l'homme: "Non plus le bruit gelé Homme mais ma main noyée au plus secret de tes racines d'ombre" (T 77). La connaissance d'autrui est vouée à un échec fréquent car la barrière sera souvent trop haute ou trop épaisse: infranchissable. Dans un

(13) Yves Préfontaine, *Les Temples Effondrés*, p. 9.  
 (Dans le texte T représente ce livre).

(14) Michèle Lalonde, "Première rencontre des poètes canadiens", p. 4.  
 (Documents envoyés par M. Maurice Beaulieu à Mlle Edwards).

de ses poèmes en prose, Préfontaine explore les difficultés de la communication. C'est alors la cloison qui lui sert de symbole. "La cloison, c'est comme un voile tangible à l'âme . . ." (15). En deçà de la cloison, dans la conscience de soi-même, il y a "souffle . . . un froissement de feuilles troublées" (B 77), on sent la vie; au delà tout paraît "parfaitement mort" (B 77). Mais le moi veut agir; il veut aller au delà, sortir des quatre murs qui l'emprisonnent; il veut communiquer avec d'autres gens, mais en vain: aussitôt qu'il essaie de se faire entendre, il se butte à "la cloison". Les quatre murs autour du moi enclosent un vide, car sans la communication l'individu n'est rien. C'est une situation désespérée. Heureusement nous avons vu que "Derrière une cendre" finit par admettre au moins la possibilité de la connaissance de l'autre.

La poésie de Préfontaine est très riche en mots rares, inusités, comme aveindre, engangué, acérain, vitrosité, etc. Il se sert principalement de métaphores et de symboles géologiques. Le seul symbole lié à la vie qui apparaisse fréquemment est le sang; mais le sang est la vie même. Pour voir si l'homme est vivant, il faut le creuser "jusqu'à ce qu'il en saigne . . ." (L'A 58). Le sang relie les amants à toute l'existence: "Et les pluies du sang tracent le signe / D'un chant perdu parmi les cosmes" (T 53). L'homme doit avoir du sang pour vivre; mais son corps contient aussi des éléments minéraux. La cendre symbolise cette partie de l'homme: périssable. Les termes "cendres" et "sang" sont souvent liés pour symboliser les deux aspects de l'homme. "Paysage cauchemar", un poème en prose en trois parties, décrit un paysage presque totalement minéral sauf pour l'homme qui voit partout "des os, du sable et du sang" (B 25). La "pluie de cendre et de sang" (B 39) est l'essence de l'autre. Dans "Les Temples effondrés" les "cailloux de cendre et de sang" (T 11) forment le monde.

Les termes géologiques et minéraux apparaissent partout: "strates du silence" (B 32), "des laves incandescentes et glacées" (B 44), "nos chairs lacérées de volcans" (B 100), "des sables" (T 13), "les magies boréales aux parfums de névé" (T 75). Le paysage est presque toujours un désert rocheux ou pierreux, où se dissimulent quelque part la boue, la fange, la vase ou la bourbe. C'est un paysage stérile. Les images de la mort n'ajoutent rien de souhaitable: "Il pleut sans cesse des cailloux incandescents sur les nécropoles" (B 24), "les cadavres rongés de plaies" (B 25), "des couloirs aux odeurs en tourbillons de cadavres" (B 31), "sarcophages des songes incendiés" (T 32), "les théorbes funèbres" (T 42).

Le choix des symboles et du vocabulaire exprime l'attitude de Préfontaine envers la situation poétique au Canada français. Le

(15) Yves Préfontaine, *Boréal*, p. 78.

(Dans le texte (B) représente ce livre).

poète se trouve dans un milieu insensible, stérile et antipathique. Le poète lui-même est le seul être qui ait du sang, de la vie. Il est entouré de cadavres : ses compatriotes et les institutions de son pays. Même le poète porte un "bout de charogne" (16) en lui, mais il le reconnaît et il peut agir afin de le rejeter et de vivre pleinement. Dans l'action se trouve le salut de l'homme. Plus que Pilon, Préfontaine exprime ce besoin d'action ; mais il est moins confiant, moins rempli d'espoir. Il semble se rendre compte que ce n'est que le commencement d'un travail très dur, mais qui mènera à une vie complète, exubérante. "A cette terre, il faut quelque chose comme une Archi-poésie dévorante, qui puisse enseigner à nos frères de race l'inquiétude salubre et la joie d'avoir soif et de bien boire, sans pudeur et sans honte, aux sources brûlantes jusqu'à l'ivresse la plus énorme... A cette terre excessive doit correspondre une poésie excessive. Et à l'homme qui la dompte, une nourriture poétique explosive et furieuse, dans la joie comme dans l'angoisse." (17).

Peut-être la poésie de Préfontaine deviendra-t-elle cette "Archi-poésie dévorante".

---

(16) Pilon, "Situation de l'écrivain canadien de langue française", p. 61.

(17) Michèle Lalonde, "Première rencontre des poètes canadiens", p. 4.

---

#### Bibliographie.

Pilon, Jean-Guy. *L'Homme et le Jour*. Montréal: Editions de L'Hexagone, 1957.

Pilon, Jean-Guy. *La Mouette et le Large*. Editions de L'Hexagone, 1960.

Préfontaine, Yves. *L'Antre du Poème*. Trois-Rivières: Editions du Bien Public, 1957.

Préfontaine, Yves. *Boréal*. Montréal : Editions d'Orphée, 1957.

Préfontaine, Yves. *Les Temples Eifondrés*. Editions d'Orphée, 1957.

Sylvestre, Guy, *Anthologie de la Poésie Canadienne française*.

Montréal: Editions Beauchemin, 1958.

Tougas, Gérard. *Histoire de la Littérature Canadienne française*.

Paris: Presses Universitaires de France, 1960.